

ATELIER RENCONTRE DES CULTURES (Bulletin de liaison SAM)

EXPERIENCE D'EDMOND PEZET

Un concours heureux de circonstances m'avait amené à faire connaissance avec un parmi ces milliers de moines en toge jaune de la capitale. Age moyen et instruction moyenne, fils de paysans de la rizière, comme la plupart des moines, arrivé à Bangkok depuis longtemps. Ayant acquis, par les services culturels des ambassades, une certaine connaissance des langues européennes, et donnant quelques cours d'allemand à l'une des écoles supérieures de l'ordre monastique thaï, il avait entrepris un travail original: éditer des brochures de vulgarisation de la doctrine bouddhiste, et contacter les touristes.

Pour revoir la langue de ses brochures, il avait recours à des étrangers touristes ou résidents, au hasard des rencontres, j'en fus... ; j'allai chez lui, et j'y restai : je disposais de presque quatre mètres carré de plancher sous l'auvent adossé à la « cellule »-fourre-tout. Au point du jour, chaque moine ajuste sa toge selon les règles, prend le « bol » à aumônes et part faire sa tournée quotidienne sur les trottoirs. Quand il juge qu'il a assez pour la journée, pour lui-même et quelque disciple à sa charge, il rentre, mange seul sans hâte, met à part ce qu'il veut garder pour son repas de midi, puis les disciples s'assoient autour de ce que le moine a laissé sur le plancher. Je n'ai pas été « ordonné » moine, moi, je suis disciple « laïc », comme les trois autres neveux que le moine loge et entretient pour qu'ils puissent faire leurs études en ville. La jeunesse est pressée de prendre l'autobus pour aller à l'école: ils prennent leurs cartables et partent en courant, tandis que je ramasse le matériel...

Je sais bien, on a appelé ça : « faire le boy des bonzes » ... - mais dans une famille qui est le boy des autres? -. Je n'ai pas « tenu mon rang », j'ai « humilié le caractère sacerdotal »! Cela fait trois cents ans qu'on revendique pour nous le rang et les honneurs des bonzes.

Mon moine avait quantité de livres, empilés sur le plancher, sur des planches et sur des tables dans sa cellule: son travail et ses relations lui permettaient de recevoir beaucoup de publications sans avoir à les acheter. Il y avait là, en anglais et en thaï, de bons instruments de travail pour plusieurs années. Travailler avec lui à la rédaction de brochures de vulgarisation était une manière fort peu scolaire et d'autant plus intéressante de s'initier au sens de la doctrine authentique, dans son vocabulaire, son langage scripturaire et son expression aussi bien scolaire que populaire. Il y avait à portée de main toute l'organisation des cours de pali, en 9 degrés, et de l'initiation doctrinale des novices, en trois degrés: je n'ai pas suivi des cours là, je n'ai donc préparé aucun examen. Le rôle de la mémoire y est considérable. Un jeune pourrait faire ça : une année pour chaque degré, donc trois ans, sauf accident, pour les trois degrés de doctrine élémentaire, sans parler du pali! Muni de ces trois degrés associés avec cinq degrés de pali, les novices ou moines peuvent entrer dans une des deux écoles supérieures de la capitale, dont le programme s'étend sur sept ans (sans compter les options spéciales).

Ils sont là quelque trois mille moines étudiants au degré supérieur: cela ressemble à nos facultés catholiques européennes. Si lancer dans pareille aventure n'était évidemment pas à ma portée: espérons que les plus jeunes le feront. Et le pali ? Au total c'est une aventure de quinze ans ! Et encore le diplôme final de l'école supérieure n'est pas reconnu officiellement comme grade universitaire.

La première fois -récemment- qu'il a été question ici qu'un prêtre thaï étudie le bouddhisme, on a dit qu'on l'enverrait à... Londres ! Certes, déjà licencié en théologie de Rome, il pourrait fort bien décrocher, à Londres ou en Amérique, quelque diplôme universitaire en étude des religions orientales, cela ne lui demanderait pas un grand nombre d'années. Il pourrait facilement présenter un travail sur le « bouddhisme en Thaïlande », en travaillant de seconde main sur quelques ouvrages édités en thaï. Il pourrait nous revenir « Docteur » en bouddhisme. Il pourrait dire sans mentir qu'il a fait des études de pali à Londres, si peu que ce fût - ce n'est pas banal -, et on n'irait pas vérifier combien!

Mais pour les séminaristes ou prêtres d'ici, qui n'avons au départ aucune connaissance du bouddhisme, si nous voulons vraiment faire profondément connaissance avec le bouddhisme, où vaut-il mieux l'étudier, avec ceux qui en vivent, ou avec ceux qui ne le connaissent que par les livres ? Et puis, il y a tout le problème crucial de l'enracinement culturel! Toute la mission, tout notre langage chrétien, tournent en rond dans un contexte culturel rapporté, déraciné. Des prêtres d'ici (ou des laïcs) de maturité suffisante - car l'approfondissement doctrinal n'est pas à la portée des gamins - qui passeraient quelques années avec quelques-uns de leurs compatriotes moines assez bien choisis, quels avantages n'auraient-ils pas sur les

Européens toujours handicapés par la langue?

A l'une des écoles supérieures des moines, mon moine faisait des cours d'allemand; il me présenta au recteur qui me confia des cours de français, une classe de quarante moines que j'ai suivis deux ans. Comme français, ce n'étaient que les premiers rudiments. Mais comme contact, c'était fort intéressant.

Un jour mon moine ne partit pas comme d'habitude, ni les jours suivants. Un jour, il partit et rentra avec son stock de brochures invendues. Je compris « entre les lignes » qu'il y avait des difficultés: la règle monastique interdisait les activités commerciales ... Un jour il me fit corriger le français de demandes d'emplois en plusieurs langues, adressées à des agents touristiques. Je jugeai que la discrétion demandait que je ne sois plus à sa charge. Je pris congé « pour aller visiter des amis ». « Cela ne fait rien. » me dit-il, « Vous pouvez encore rester ici, où que j'aille vous pourrez habiter avec moi ».

Un an a passé. Après quelques mois sans domicile fixe, j'ai passé quelques autres mois dans un compartiment de baraque loué, dans un village, en banlieue. J'avais des voisins fort sympathiques.

Au monastère, je n'avais pas suivi les cours pour novices. Mais j'allais au cours des samedi et dimanche (Sunday school) : en beaucoup de monastères sont organisées conférences et causeries pour la population durant ces deux jours de fin de semaine. Il y a des cours gradués pour les écoliers et étudiants, et un grand nombre d'autres pour les adultes, soit doctrine, soit apprentissage de la « méditation ». En certains endroits, salles de cours ombragées, se tiennent des discussions, des conférences contradictoires, réponses aux questions des gens Les deux jours de fin de semaine, je faisais mon choix de cours doctrinaux pour adultes et de conférences diverses.

Je repassais souvent ainsi chez mon moine, y passant une journée ou une nuit Il y est toujours. Inutile de poser des questions, il est évident qu'il n'a pas trouvé de travail à sa convenance et il est resté moine. C'est tout à fait normal. Tout le monde avait compris qu'il songeait à quitter la robe jaune, et tout le monde se réjouit qu'il reste. Il continue ses cours d'allemand et travaille à des traductions que d'autres, professeurs ou élèves, lui demandent. Il m'a dit : "Revenez donc habiter, ici. La place est toujours inoccupée. En effet, ces quatre mètres carrés de plancher sont toujours là ...

J'avais pensé revenir à Noël. Une fracture à la jambe (glissade) m'avait envoyé à l'hôpital. Je vais encore clopinant; rien ne presse.

Bouddhisme et Mission chrétienne en Thaïlande

1956, premier contact avec le pays Thaï. Première impression-choc: place énorme, présence universelle du bouddhisme : partout monastères, partout des moines, deux cent mille, et presque autant de « novices » (ayant reçu « l'ordination mineure ») également vêtus de la toge jaune, sans compter toute la jeunesse estudiantine hébergée dans les « pagodes ».

Un compte rendu annuel de mission d'un Évêque MEP de Birmanie du début du siècle - trouvé par hasard dans de vieux papiers - disait: « Les Birmans seront évangélisés par des moines, ou ne le seront jamais ». Si c'est vrai des Birmans, ce devrait l'être également des Singhalais, des Thaï, des Lao, des Khmers, tous également attachés au bouddhisme « ancien » (Theravada des anciens).

Cette réflexion de leur confrère de Birmanie, je ne sais si les responsables actuels des secteurs missionnaires du Sud-Est asiatique la connaissent et l'adopteraient jusqu'au bout. Le fait est qu'ils s'intéressent actuellement à la question: on voudrait bien avoir des moines ... quelques-uns au moins. C'est toujours ennuyeux de répondre aux étrangers trop curieux, surtout s'ils viennent de Rome, qu'on n'en a pas encore. Enfin, depuis quelques années, on en a. On le fit même peut-être trop savoir au départ, mais ce n'était pas tout à fait notre faute. Cela commença aussi assez drôlement avec un maître des novices et son compagnon qui, fraîchement débarqués, regrettaient le temps perdu à apprendre la langue, et étaient très pressés de se retrouver dans le cadre « régulier » authentiquement bénédictin à l'européenne. Bientôt, précipitamment, ils reprenaient l'avion. On déclara close l'expérience. Heureusement, il se trouva quelqu'un pour refuser le verdict: celui qui, depuis si longtemps, avait consacré toutes ses forces et ses possibilités à cette entreprise: pour lui, ce n'était pas fini, ça continuait de plus belle au contraire! Il a maintenant presque une demi-douzaine de novices et,

chose remarquable, des chrétiens de « conversion » récente. Avec eux, il cherche la voie d'un monachisme chrétien de culture thaï en s'inspirant de certains aspects du monachisme traditionnel local.

Cependant, chez nous, c'est toujours le règne du missionnaire-curé galopant assurant le plus possible de messes le dimanche; gouvernant, régissant, sanctifiant, comptabilisant ses « ouailles ».

Je ne me moque pas; j'ai fait ça plus de dix ans : tous les matins, messe et catéchisme, le principal travail, et le dimanche, course de fond pour trois messes en trois villages. Je me servais d'un vélo. Le missionnaire américain, qui m'avait précédé là, faisait les trente kilomètres à pied à travers bois, en commençant un peu avant le jour: messe, dix km. messe, dix km., messe, dix derniers km., et il arrivait à sa résidence au milieu de l'après-midi pour son premier repas de la journée. La veille, le samedi, il avait fait le chemin inverse avec les mêmes stations pour confesser et baptiser les nouveau-nés. C'était un ancien aumônier de guerre du pacifique. Il est évêque maintenant dans une autre province.

Dans l'ancienne conception de la mission où le seul projet qu'on avait à l'égard des religions non chrétiennes, c'était de les faire disparaître puisqu'elles ne pouvaient, dans notre synthèse théologique, prétendre à un autre statut que celui de « pompes et œuvres du démon », on peut s'expliquer qu'on n'avait pas songé à conserver ces valeurs enracinées dans les traditions des gens qu'on « convertissait ».

Une nouvelle vision des choses conteste immédiatement l'ancienne mission: faute d'avoir une vision claire d'un projet nouveau valable en fonction des nouvelles perspectives, on continue la vieille mission, mais c'est au fond, tout en ayant peur de se l'avouer, avec mauvaise conscience. Il faudra bien en sortir un jour, de cette mauvaise conscience, trouver à imaginer, inventer un projet valable qui reconnaisse et honore toute valeur, sans se trouver en conflit, en porte à faux, avec notre représentation, notre conception habituelle de l'unique salut en Jésus-Christ. Serait-ce celle-ci que nous n'aurions pas suffisamment approfondie? La question est alors grave et urgente. « On ne sait plus que croire, on ne sait plus que faire » Les anciens ont donné leur vie, versé leur sang pour « sauver les âmes des infidèles des flammes de l'enfer ». Va-t-on maintenant dévaluer leur sacrifice? Les uns disent « Nous, à notre âge, on continue à faire comme on a fait; aux suivants à trouver mieux ! ». D'autres hésiteront à rentrer après le prochain congé ... Domage!

Qu'envisager pour l'avenir bouddhique ?

Beaucoup de missionnaires désireraient maintenant que quelqu'un de leurs confrères trouve le moyen d'implanter dans les communautés chrétiennes, surtout dans les secteurs ruraux où la vie traditionnelle a été moins bouleversée, la coutume des « retraites » de trois mois au monastère, principalement pour les jeunes gens, avant leur mariage. Il faudrait créer au moins un « monastère » dans chaque diocèse, avec au moins un responsable, un prêtre probablement, qui ferait le moine permanent. L'expérience de monastère bénédictin déjà mentionnée, du P. Verdière, va certainement dans ce sens. Les premières recrues pour ce monachisme temporaire se trouveront sans doute d'abord parmi les convertis de fraîche date, qui sont encore tout proches de cette tradition. De là, le mouvement s'étendrait peut-être aux vieux chrétiens.

Pour les chrétiens des villes, déjà pris dans l'engrenage de la vie moderne, il est de moins en moins concevable de pouvoir interrompre métier ou études pendant trois mois. Mais pourraient sans doute avoir du succès, comme ils l'ont chez les bouddhistes, les centres de recueillement et de méditation. Un lieu tranquille ne serait pas tellement difficile à trouver ou à créer, mais il faut surtout un maître, spirituel, un maître de « méditation » expérimenté. Les bouddhistes ont un grand nombre de centres répandus dans tout le pays. Ceux où il y a un maître spirituel connu sont très fréquentés. On a vu récemment pour la première fois quelques jeunes missionnaires européens faire une expérience de séjour dans ces centres. Pourquoi de petits groupes de laïcs chrétiens ne pourraient-ils pas y aller aussi ? Cela demanderait sans doute une préparation, avec quelques maîtres chrétiens connaissant bien la doctrine bouddhique et la pratique de la méditation.

Les méthodes de méditation du bouddhisme commencent à intriguer et même intéresser certaines congrégations religieuses, en particulier quelques jeunes novices et sœurs thaïs. Ce sont les guides expérimentés qui font défaut. Pour cela, il faudrait science et maturité. Même si, bientôt, quelque jeune prêtre thaï entreprenait l'étude approfondie du bouddhisme, ce n'est pas du jour au lendemain qu'il pourrait s'instituer maître en méditation.

Mais dans quelle mesure y a-t-il de jeunes prêtres thaïs qui se soient initiés à un minimum de vocabulaire et de langage doctrinal bouddhique ? Je crains bien que sur ce point ils ne soient pas mieux renseignés sur le langage bouddhiste que le bouddhiste moyen sur le langage chrétien, car il ne suffit pas d'avoir entendu les mots pour en connaître tous les sens impliqués dans la doctrine.

Le monachisme, ce n'est pas nous qui avons inventé ça ! En soi, cela n'a rien de spécifiquement chrétien. Toute communauté humaine secrète ce qui lui est nécessaire: elle se donne les « services » indispensables à son être et à son mieux-être: politiques, hospitaliers, scolaires, éducatifs, et spirituels; ces derniers sont même les plus nécessaires: c'est « le plus grand service », le témoignage du sens ultime de la vie, de « l'intérêt humain » dernier, de la valeur absolue, en définitive de l'unique nécessaire. Généralement, ce service apparaît lié à la « religion », aux croyances religieuses sur l'au-delà. Nous sommes habitués à cette alliance et même identification de la sagesse et de la religion: sur la base de cette identification s'est édifiée la « Chrétienté » qui nous est familière, si familière que nous l'avons crue éternelle et universelle, réalisation idéale pour tous les temps et tous les lieux. Mais n'a-t-elle pas, cette Chrétienté occidentale, foncièrement une synthèse, un « syncrétisme » valable pour une époque, une culture?

Saint Paul ne mettait-il pas en garde les chrétiens contre la tentation de « judaïser » ? Dans quelle mesure n'avons-nous pas, sur les cinq continents, poussé les « gentils » à judaïser, helléniser, romaniser, franciser, germaniser, américaniser? Que de petites dévotions locales trahissent sous d'autres cieux sur ces « terres lointaines » la nostalgie des fondateurs pour leur terroir natal. Où sont-ils nés ces « syncrétismes » (je me permets de réhabiliter le mot) valables pour une culture donnée, et accompagnant le sort de cette culture? Ils se sont créés spontanément et librement et ont pu coexister un temps, malgré les disputes, sans briser vraiment la « communion » chrétienne: églises judéennes, grecques, syriennes, égyptiennes, perses, romaines, africaines, franques, germaniques, anglo-saxonnes, irlandaises, slaves, russes, byzantines, arabes, indiennes même. Mais quand vint le temps de la répression, la communion fut cassée, et les nouveaux « syncrétismes » ne purent voir le jour qu'en situation de rupture avec la « vieille chrétienté catholique », ou bien simplement déguisés

La doctrine bouddhiste, même la plus stricte, ne dira jamais que la religion, au sens que les chrétiens donnent généralement à ce mot, est sans valeur; elle a une certaine valeur, qui peut même être considérable: les croyances religieuses en un Dieu juge, garant de l'ordre moral, en des sanctions divines en cette vie, ou après, en des paradis et des enfers, peuvent être d'un précieux secours aux débutants, comme punitions et récompenses pour les enfants. Au-dessus de ce niveau, la « dévotion », Bhakti, des religions d'amour et d'union mystique avec la divinité connue comme Dieu personnel, père ou Ami (Mitra), peuvent conduire à un haut degré de purification et d'avancement spirituel.

Mais même à ce sommet, la religion n'est pas la valeur suprême: ni le déisme, religion du Dieu de la moralité, ni le théisme, religion du Dieu de la communion mystique, ne mènent au sommet de la réalisation spirituelle, car ce sont encore des supports, auxquels on s'accroche pour monter; des supports qu'on se crée, d'une certaine manière car il y a en jeu une activité considérable de la représentation imaginative et du sentiment affectif. Le Dieu des chrétiens n'échappe pas à ces limitations... Et là dessus les bouddhistes nous renvoient aux grands noms de la théologie négative et apophasique (Denys...), à Maître Eckhart surtout, et à un petit nombre de nos « mystiques », ou plutôt « spirituels », à leur sens des « nuits » et du « vide ».

Quel langage chrétien peut être reçu du spirituel bouddhiste qui apparaît au départ avec de telles exigences, qu'il ne lâchera pas, sur lesquelles il ne reculera ni ne transigera, car il sait que c'est là le sommet de son héritage spirituel! Celui qui a vu clairement qu'il fallait, au plan de ce qui est ultime lâcher tous les supports, renier toute représentation et tout concept (humain donc), comment pourrait-il revenir adorer les supports? Certes rien n'empêche de retourner s'appuyer aux supports si on en a psychologiquement besoin (et le bouddhisme du grand véhicule ne s'en est pas privé). Cela n'a pas d'inconvénient, si on est bien conscient de ce qu'on fait.

Le langage chrétien sur Dieu est depuis longtemps connu des bouddhistes. Que ce soit le langage de la théologie rationnelle ou celui de la théologie positive, tel que nous l'employons dans notre enseignement ou dans les controverses avec les non-chrétiens, il est trop évident pour les bouddhistes que nous absolutisons nos concepts et nos représentations spéculatives de Dieu, comme tous les monothéistes d'ailleurs.

Le bouddhiste, même pas très instruit, même conservant encore pour lui-même bien des éléments de

nature religieuse ou même superstitieuse, sait que la vraie doctrine, l'enseignement du Buddha, n'est pas théiste, n'est pas religieux. D'autre part, même le disciple le plus strict du Bouddhisme ancien refusera pour le bouddhisme l'accusation et d'irrégiosité et d'athéisme. Le bouddhisme, de quelque « véhicule » qu'il s'agisse, est non théiste et non religieux; et en même temps il est non athée et non irrégieux. Il admet la croyance aux êtres divins et les pratiques et coutumes religieuses qui y sont liées; il les tolère, il ne les combat pas. Avec les gens qui ont besoin de religion, on peut exprimer beaucoup de choses du bouddhisme en catégories religieuses: ainsi faisait le Bouddha lui-même, il n'y a qu'à lire les écritures pour s'en convaincre (la 2e « Corbeille »). Les simples, dans une certaine mesure, ne peuvent pas faire autrement que de prendre ce langage au sens littéral. Mais même parmi les simples, il en est qui peuvent dépasser le sens littéral et avoir accès au sens spirituel. N'en est-il pas ainsi de nos Écritures et de toute Écriture qui est là pour être interprétée: la qualité d'interprétation de chacun sera à la mesure de son avancement spirituel.

Le bouddhisme, non théiste et non religieux, ne peut pas se laisser enfermer dans le religieux; il transcende et donc relativise, tout le religieux. Mais il ne peut pas être dit athée ou irrégieux et il refuse cette accusation, car il est trop évident que cette accusation est inadmissible; en effet le bouddhiste clairvoyant se rend bien compte que le chrétien qui lui jette cette accusation y met un contenu négatif absolument injuste. Dans la bouche des chrétiens, athée, irrégieux, veut trop facilement dire : matérialiste, nihiliste, agnostique; pour eux « sans Dieu » équivaut trop vite à « sans foi ni loi ».

Les bouddhistes, qui ont si souvent entendu les chrétiens proclamer que, sans croyance en une divinité, récompensant et punissant, il n'y avait plus de raison de pratiquer la moralité, ont bien raison d'être inquiets et de craindre les pires malheurs pour l'humanité, de la part des occidentaux, autrefois chrétiens, en train de perdre leur croyance en Dieu! Tout ce qui s'est passé depuis un demi-siècle n'est pas rassurant. Quel idéal, quelle profondeur spirituelle ont-ils, ces chrétiens qui, de leur propre aveu, ne verraient aucun sens élevé à la vie et ne verraient aucune raison de se conduire convenablement sans la crainte des châtements divins, ou l'appât de récompenses célestes? Les voilà les vrais matérialistes, même avec leurs croyances, mais prises dans toute la « matérialité » du sens littéral!

Non religieux, le bouddhisme n'est pas irrégieux, dans un sens bien plus profond que cela encore: on pourrait dire qu'il est supra-religieux dépassant le religieux par en haut, transcendant les religions ordinaires, et donc le christianisme, religion parmi les autres. C'est que, pour les bouddhistes, le bouddhisme, quand on le connaît du dedans, n'est pas une religion comme les autres ; on peut y trouver: croyances, pratiques, observances. Mais cela est foncièrement relatif, jamais essentiel. L'essentiel est : foi au Bouddha, à son enseignement, à la validité de son enseignement, de sa voie, pour conduire l'humanité - tous les êtres même - à la réalisation ultime du sens de ce qu'ils sont dans sa profondeur absolue; c'est foncièrement la foi à un vécu absolu : « Absolu vécu » pour moi, ici et maintenant, un « Ultime existentiel », Nirvana ; voilà la réalité ultime, absolue, pour moi, qui n'est connue que de celui par qui elle est vécue, indescriptible. C'est déjà là l'indicible pour moi ... Là sombrent mes possibilités de dire ... Sottise de prétendre tenter un dire encore au-delà de l'Absolu « en soi » !

Après de ces étonnants « Spirituels » disciples de « l'Illuminé », quels spirituels chrétiens seront assez fraternels pour qu'en leur vie il transparaisse quelque signe que la Voie du Christ n'est une religion qu'autrement que les autres religions; que la Foi au Christ et à sa Voie transcende toutes les croyances, les rites et les observances; que, pour ses disciples, Jésus est combien plus que toutes les divinités, y compris le Dieu des philosophes et savants déistes et monothéistes

Dans leurs monastères il y a de la place pour tout homme fraternel. Nous avons beaucoup à apprendre d'eux. Si nous avons quelque chose de valable pour eux ils le cueilleront quand ce sera mûr, par transparence spirituelle.

(Bangkok, 19 mars 1973)